

Thomas Bernhard, *Béton* (1982)

« Les gens ont un chien et sont dominés par ce chien et même Schopenhauer a été finalement dominé non par sa tête mais en vérité par son chien. Les hommes aiment les bêtes parce qu'ils ne sont pas capables de s'aimer eux-mêmes. Ceux qui ont l'âme la plus profondément ignoble prennent des chiens et se laissent tyranniser par ces chiens et finalement détruire. Ils mettent le chien à la première place, au sommet de leur hypocrisie qui constitue pour finir un danger public. Ils sauveraient leur chien de la guillotine plus volontiers que Voltaire. La masse est pour le chien, parce qu'au fond d'elle-même elle ne veut pas faire l'effort d'être seule avec elle-même, ce qui suppose en vérité de la grandeur d'âme. [...] le monde doit ses guerres les plus atroces au prétendu amour des bêtes de ses dirigeants [...] ces gens, les politiciens, les dictateurs, sont gouvernés par un chien, et ainsi précipitent des millions d'êtres humains dans le malheur et dans la ruine, ils *aiment* un chien et déclenchent une guerre dans laquelle des millions de gens sont tués à cause de ce seul chien. Qu'on se demande seulement quel serait l'aspect du monde si on réduisait ne serait-ce que de quelques ridicules pour cent ce prétendu amour des bêtes au profit de l'amour des gens qui n'est aussi, naturellement, que prétendu.

Il leur donne de meilleurs soins et beaucoup plus d'attention qu'à ses semblables, je me permets de qualifier ce monde-là de monde en vérité pervers et inhumain au plus haut degré et totalement fou.

Dans cette comédie du chien, un chien entre en scène et agace un être humain, l'exploite, et, au cours d'un certain nombre d'actes, chasse son innocente humanité. Voir l'homme sous son vrai jour chien. En ce monde, depuis longtemps la question n'est pas de savoir combien quelqu'un est humain, mais chien, sauf que jusqu'à présent, alors qu'il faudrait en fait, pour rendre hommage à la vérité, dire à quel point l'homme est chien, on dit : comme il est humain. Et c'est cela qui est répugnant. »

Thomas Bernhard, *Béton* (1982), texte français Gilberte Lambrichs, Éditions Gallimard, coll. « Du monde entier », Paris, 1985.